



CULTURE-EXRESS

LA PÉPITE

M, le spectre de l'Histoire

LIVRES. Après *M. L'enfant du siècle*, couronné en Italie du prix Strega 2019, l'équivalent de notre Goncourt, et *M. L'homme de la providence*, prix du Livre européen 2022, vendus à plus de 1 million d'exemplaires et traduits en une quarantaine de langues, Antonio Scurati livre le troisième volume de sa salvatrice tétralogie romanesque sur Benito Mussolini. Publié alors que Giorgia Meloni, qui se réclame de l'héritage fasciste, a accédé au pouvoir, *M. Les derniers jours de l'Europe* se concentre sur ces trois années cruciales, 1938, 1939 et 1940, au cours desquelles le Duce du fascisme va faire basculer son pays dans le chaos et la guerre.

Mécanisme de la peur

À l'heure où l'échiquier européen se voit bouleversé par le conflit russo-ukrainien, le professeur de critique littéraire et de littérature comparée à la Libera Università di Comunicazione e Lingue de Milan y établit un parallèle signifiant avec les incertitudes de notre présent, en pointant la passivité de certaines démocraties libérales face à la propagation des autocraties souveraines. Écrit sur le même modèle que les tomes précédents – des chapitres courts, une polyphonie appuyée par des documents officiels, des journaux intimes, des coupures de presse, un rythme soutenu et un style direct –, *M. Les derniers jours de l'Europe* éclaire le criminel renforcement de l'axe Rome-Berlin et l'instauration des ignominieuses lois antisémites.

Les premiers chapitres de ce « roman documentaire » donnent le ton. Le 3 mai 1938, à la gare de Rome-Ostiense, l'arrogant Mussolini, qui vient de faire sortir son pays de la Société des Nations, accueille Hitler en visite officielle. « *C'est un imbécile,*



une crapule », avançait-t-il dès 1934. Avec un cynisme suicidaire, le Duce est persuadé de pouvoir manipuler politiquement le Führer, en quête d'alliés après son annexion de l'Autriche et dans sa revendication du territoire germanophone des Sudètes. Mais la mécanique implacable de la violence, et surtout de la peur, qui précipitera l'Italie et l'Europe dans l'abîme, est déjà là, sournoisement, à l'œuvre, dans la psyché détraquée du Duce.

En témoignent ces passages consacrés aux destins de juifs fascistes persuadés que leur admiration pour le Duce les sauvera de la persécution. Tel le podestat – maire – de Ferrare, Renzo Ravenna, membre de la Casa del Fascio depuis 1924, qui tombe en disgrâce, du jour au lendemain. Ou Margherita Sarfatti, la femme qui a fait Mussolini dans les années 1920, contrainte de devenir une « *fugitive de luxe* », et remplacée dans le lit dictatorial par la plus aryenne et masochiste Clara Petacci.

CYNISME SUICIDAIRE
Lors de sa première rencontre avec Hitler, en 1934, Mussolini, déclarait : « C'est un imbécile, une crapule », et était persuadé de pouvoir le manipuler.

Mais, surtout – et ce sont les pages les plus sensibles des *Derniers jours de l'Europe* –, la destinée tragique d'Angelo Fortunato Formigini, philosophe et éditeur romain, qui, le 29 novembre 1938, se jetera de la plus haute tour de Modène pour signer de son sang l'infamie de la législation raciale. Dans une lettre envoyée avant son suicide, il écrivait : « *Ni le fer, ni le plomb, ni le feu ne peuvent sauver la liberté, mais la parole seulement. C'est elle que le tyran éteint en premier. Mais le silence des morts résonne dans le cœur des vivants.* »

Avec son titre épitaphe, le troisième volume de cette entreprise de démythification du dictateur lance un sérieux avertissement : doit-on céder ou résister au pouvoir belliqueux de l'autoritarisme ? Car, comme le rappelle Antonio Scurati dans son prologue, « *dans cette affaire, nous avons été, nous autres Italiens, les féroces et déments chiens de guerre.* » ■



M. Les derniers jours de l'Europe, d'Antonio Scurati, Les Arènes, 480 p., 24,90 €.

MYRIAM PERFETTI